



Petit Courrier des Dames,  
*Journal des Modes.*

---

MODES.

---

LE luxe de l'été est tout dans la lingerie. Ce sont ces canezous, ces pélerines, ces broderies, ces points et ces festons qui distinguent seuls la toilette d'une femme, et donnent à la plus simple robe l'élégance du bon goût. Aujourd'hui les chemisettes, les fichus de cent formes diverses, doivent remplir les cartons et les tiroirs consacrés pendant l'hiver aux bijoux, aux blondes et aux plumes, et certes jamais le choix ne fut plus favorisé que cette année. Jamais la mousseline, la batiste, le tulle et tous les tissus du printemps n'offrirent de coupes et de plis plus gracieux que tout ce que l'on admire aux magasins de *la Belle Anglaise*, rue de la Paix. Là, des modèles charmans, des dessins autres que tout ce qui a été reproduit jusqu'ici; des garnitures placées avec un goût exquis, des peignoirs



et des négligés disposés avec toute la grâce de la nouveauté, forment un assemblage si joli et si séduisant, que tout est fait pour donner une fantaisie, et que chaque fantaisie semble une nécessité.

Il serait impossible de citer de plus jolis bonnets que ceux que l'on voit aussi dans ces mêmes magasins. En général ils se font cette année excessivement légers, et la garniture du devant très-rejetée en arrière. Les manchettes ne sont pas encore tombées de mode ; on en porte beaucoup avec des peignoirs : la plus grande partie en batiste brodée, garnie de valenciennes.

— On porte encore des canezous blancs avec un jupon de couleur ; mais ils doivent être d'une telle richesse de broderie et de dentelle, qu'ils soient extrêmement distingués des canezous *économiques* que l'on fait en jaconas pour relever une robe qui a passé son tems de fraîcheur.

— On voit toujours en quantité des bonnets de tulle festonné, à barbe de tulle pareil à la garniture.

— Les mouchoirs de poche sont de plus en plus *épouvantables* de richesses de broderie ; ils sont devenus une des parties les plus dispendieuses de la toilette.

— Les chemisettes à collet carré, en batiste ou mousseline, avec une broderie et un simple large ourlet, sont très-portées au matin.

— Au salon (lundi) on voyait beaucoup de capotes en moiré gris doublées de gris ; un petit bonnet de blonde dessous, et d'un côté, sur une des touffes ou coques de cheveux, une touffe de rubans de gaze rose découpés en feuillage et formant rose.

— Beaucoup de chapeaux en pagne couleur écrue, doublée de rose ou de bleu ; deux rubans cerclés autour de la forme, un *pompon* ou *chou* placé sur un côté et des brides garnies de blonde.

— Des chapeaux en paille de riz, forme demi-anglaise, doublés en crêpe rose ou bleu, et ornés d'un bouquet de tête de plumes de la couleur de la doublure.

— Des chapeaux en crêpe, ornés dans l'intérieur de la passe d'une blonde fixée en éventail de chaque côté, un peu creusée au milieu, et dont les bouts se terminaient en mentonnière sous les brides.

— Des capotes en paille d'Italie ornées d'un bouquet de têtes de plumes couleur paille, ou d'un bouquet soit de violettes, soit de paquerettes, ou de fleurs des champs mélangées.

— Des chapeaux en moire couleur paille très-tendre ornés de plumes de la même nuance.



— On voyait un chapeau en blonde à jour, monté sur des cercles de rouleaux de satin. Un nœud de gaze pour ornement.

— Un chapeau en tulle brodé au plumetis et doublé en gros de Naples rose.

— Un chapeau en pagne vert-d'eau orné de plumes macassa.

— Plusieurs chapeaux en pagne de couleurs différentes : cette étoffe se fait en toutes nuances.

— Quelques chapeaux en paille ouvragée très-négligés, portés avec des voiles de gaze.

— On porte encore beaucoup de redingotes en moire pour aller au salon le matin.

— Des redingotes en chaly uni, brodées autour en soie de la même nuance que la robe et portées sur des jupons en gros de Naples blanc.

— Les couleurs lilas et gris sont très à la mode pour redingotes d'étoffes. Le vert-mer ou anglais se porte en étoffe unie très claire avec un canezout blanc.

— Au bois de Boulogne, on voit dans les équipages beaucoup de robes blanches.

— Les schalls de crêpe de Chine à dessins peints sont très-nombreux. Ceux brodés en soie nuancée sont plus élégans ; mais la plus grande partie des schalls est en cachemire très-léger peints en couleurs vives et mélangées.

— Beaucoup de petits sautoirs sont en gros de Naples à petits carreaux ou à lignes de deux couleurs.

— Une fantaisie du jour est d'avoir un sac, un tablier ou un fichu en une espèce de papier peint aussi souple que la perkale. On conçoit que ce porté n'est que de quelques heures ; aussi le prix est-il en rapport avec la durée : 10 sous l'aune.

— Il est toujours de très-bon ton d'avoir un bouquet de fleurs à la main. On en porte aux promenades que l'on fait en voiture, aux réunions de Tivoli, aux spectacles, au salon et à l'exposition des tableaux. Il est à remarquer que plusieurs des plus jolies femmes, dont on admire les portraits au salon, ont un bouquet à la main.

— On a fait cette année plusieurs amazones en chaly uni.





## L'Incendie.

(Récit d'un Soldat.)

Par ordre du préfet, le régiment se dispersa dans les campagnes environnantes. Je marchai avec ma compagnie vers Veulettes, le long de la vallée de la Durdan. Arrivés au haut de la colline, à gauche, nous cherchâmes long-tems ce village; et, quand nous y fûmes, il fallut encore aller deux lieues plus loin, au château de Saint-Martin, pour trouver la demeure du maire, le chevalier d'Auffray. Sur la route nous rencontrâmes une pauvre paysanne. Sa physionomie me parût singulière; belle grande fille, bien faite malgré trop d'embonpoint, ses traits fins et réguliers étaient de marbre, ses yeux noirs et fixes n'avaient aucune expression; des larmes roulaient sur ses joues, et pourtant on eût pu douter de sa douleur.

« Voyons, au lieu de pleurer, dis-nous donc où demeure le maire de Veulettes ? »

Cette question l'embarrassa comme si elle ne l'eût pas comprise, ou comme si elle eût craint d'y répondre. Enfin elle répondit et nous la laissâmes continuer son chemin. J'appris plus tard qu'elle s'appelait Marie. Depuis un an, elle était servante dans le château de M. d'Auffray. Là, tout le monde l'aimait à cause de son extrême douceur, de sa docilité, et peut-être aussi par pitié. Elle était si simple, parlait si rarement, qu'on la croyait idiote. Ce jour là son maître lui avait dit : « Je vous ai fourni pour soixante-trois francs de hardes; c'est trois francs de plus que vos gages de l'année. Je ne vous demande pas les trois francs, je vous les donne. Retournez à Pleinesève, chez votre père. »

Elle n'avait pas seulement osé demander pourquoi on la renvoyait; et elle était partie.

Autant que je m'en souviens, c'était à la fin de septembre; on avait rentré les récoltes, payé et congédié les moissonneurs. Assis au milieu de la vaste cuisine de son château, dans un antique fauteuil, au bout d'une longue et lourde table de noyer, le chevalier d'Auffray buvait du cidre avec son garde-chasse et ses valets de ferme.

Les aboiemens d'une vingtaine de chiens, qui annonçaient notre ar-



s.  
g  
,  
il  
,  
te  
ât  
es  
a-  
r-  
  
re  
  
ou  
la  
it  
f-  
de  
si  
t:  
ois  
es  
re  
  
t;  
  
ait  
eu  
out  
du  
  
r-



*Modes de Paris. N<sup>o</sup> 807.*



*Petit Courrier des Dames.*  
*Boulevard des Italiens N. 2. près le passage de l'Opéra*  
*Robe en mousseline des Indes. Chapeau en paille de riz des M<sup>o</sup>ins de M<sup>me</sup> Céline.*  
*Schall Cachemire imprimé des M<sup>o</sup>ins de M<sup>r</sup> Parly rue de Richelieu N<sup>o</sup> 89.*





*Petit Courrier des Dames.  
Boulevard des Italiens N.º 21. près le passage de l'Opéra  
Costume d'Enfants de quatre huit et douze Ans.*







rivée dans la cour du château, interrompirent les déclamations du chevalier d'Auffray. Le seigneur châtelain parut sur le seuil de la cuisine, et nous reçut le verre à la main.

« Georges, dit M. d'Auffray à un petit vacher, qui depuis notre arrivée s'amusa à faire des entailles dans la table avec son couteau; Georges, si messieurs les militaires veulent commencer à faire leur ronde, tu leur serviras de guide. Buons le coup de l'étrier. » En parlant nous vîmes des gens armés se poster, pour faire le guet, derrière les granges, contre les pommiers, dans les broussailles des fossés. Point de cultivateur qui ne prît alors ces précautions. Le bruit des incendies se répandant et grandissant comme les flammes avait partout jeté l'alarme. Du soir au matin, chaque ferme était gardée ainsi qu'une ville assiégée. Nous apercevions dans l'ombre des hommes qui passaient et repassaient comme des fantômes. On entendait dans les branches des murmures, des cliquetis d'armes. Là nous étions tout-à-coup arrêtés par le cri : Au large ! Plus loin, sur le toit d'une grange ou d'une meule, brillaient dans l'obscurité deux yeux fixes au bout d'un canon de fusil.

Durant cette nuit de désastre, près de la petite baie de Claquedent, sur un petit pont de bois nommé le Pont-Rouge, une femme était assise, tantôt la tête penchée sur son sein, tantôt tournant de côté et d'autre ses yeux égarés. C'était Marie, la servante de M. d'Auffray. Son père, ancien soldat, devenu tisserand, lui avait dit : « Ma maison n'est pas une sage-femme ni un hôpital ; va-t'en ! » et elle retournait involontairement à Saint-Martin. Mais là, accablée par la fatigue et le désespoir, elle avait ressenti d'horribles douleurs ; et, mère avant le terme, elle pressait dans ses bras un enfant mort qu'elle couvrait de baisers. Quelquefois elle regardait, dans un morne délire, les flammes de la ferme, et de l'inexorable chaumière où elle n'avait pas pu trouver asile, et semblait implorer l'incendie pour réchauffer son pauvre enfant. Revenue d'un long évanouissement, dès qu'elle vit le soleil éclairer les hauteurs, elle sourit, et, son fils soigneusement enveloppé dans son tablier de bure, elle gravit la colline. Elle marcha long-tems, fuyant l'ombre, et cherchant la chaleur. C'est ainsi qu'elle arriva à Saint-Martin, dans un champ où le petit Georges gardait les vaches. Il jouait avec un enfant de son âge, qui, à quelques pas d'une meule de blé, avait rassemblé un tas de paille sèche. Pour l'allumer, Georges tirait avec son couteau des étincelles d'un caillou.



« Il faut faire un petit incendie, pour rire, s'écria-t-il.

— As-tu vu le vrai incendie d'hier, toi ?

— Oni ; c'était beau ! ça flambait joliment. Il y avait bien quinze milliers de bon blé.

— Bah ! dans cette fameuse meule-ci il y en a plus de mille millions de milliers. Si ça brûlait !

— Oh ! il ne faut pas.

— Non, bien sûr. Cela me ferait peur.

— Poltron ! je parie que j'y mets le feu, moi. Tu ne le diras point ?

— Pour recevoir des coups ? pas si bête. Va, brûle-là ; ça fera venir les soldats, et nous les verrons. Ont-ils de beaux plumets ! hein ?

— C'est là dedans que je m'engagerai quand j'aurai l'âge.

— Tu auras le droit de tuer.

— Et je tuerai le maître d'école.

— Tiens, dit Georges, je marque le but : si nous ne pouvons pas y toucher d'ici, il ne faudra pas la brûler ; si nous y touchons tant pis ! le hasard l'aura voulu, ce sera de la faute du bon Dieu. » Et les voilà tous deux qui lancent des brins de paille enflammés, comme les écoliers font voler avec leurs doigts des flèches de papier roulé.

Tout-à-coup Marie, qui les observait, pousse un cri. L'incendie embrasait déjà de ses tourbillons la haute pyramide des gerbes, et la flamme flottait au sommet comme un drapeau écarlate.

Cependant Marie s'approche de la meule embrasée, s'assied, découvre son enfant, et réchauffe ses petits membres tout roides ; mais bientôt des voix lointaines se font entendre, on vient. Alors elle enveloppe son précieux fardeau et fuit. Il n'y avait plus dans cette âme que deux sentimens : l'amour maternel et la honte d'être mère.

Le matin, avant le jour, nous vîmes une centaine de paysans accourir à la mairie de Veulettes ; ils amenaient un homme à cheval qu'on avait arrêté près du bois. Cet homme voulait parler, mais des cris effrayans couvraient sa voix. S'il eût fait un geste, on l'eût déchiré en morceaux. Il nous fut jeté par ces furieux, tout pâle et à demi mort. Je reconnus le chevalier d'Auffray. Avait-il passé la nuit à veiller sur ses propriétés ou, moins égoïste, s'était-il enfin décidé à donner quelques instans à la sureté de sa commune ? je l'ignore. Mais parmi ces paysans aucun ne le connaissait. Quand il fallut leur annoncer que c'était M. le maire qu'ils venaient d'arrêter, voilà tout le village qui s'insurge. Des femmes, des furies à la voix glapissante, nous accusent de vouloir délivrer un cou-



pable. Une grêle de pierres brise les vitres de la mairie, on enfonçait déjà les portes lorsque la Providence, qui veillait sur la vie précieuse du chevalier d'Auffray, vint fort à-propos à notre secours.

« L'incendiaire! voilà l'incendiaire! cria-t-on à l'autre extrémité de la place. »

Tous les yeux se tournèrent de ce côté, et le garde-chasse parut, conduisant une femme qui ne faisait aucune résistance.

« C'est Marie; Marie! la servante du château! cassez-lui les reins! à mort! à mort! »

Ainsi parlait la populace de Veulettes. Lorsque Marie fut en sûreté dans la salle de la mairie, le garde-chasse nous raconta qu'il avait surpris cette malheureuse fille au moment où elle tentait de mettre le feu à une grange. Il lui avait tiré deux coups de fusil sans l'atteindre ni l'effrayer, et s'était emparé d'elle. Il nous remit le couteau de Georges, et un caillou qui avait été trouvé dans les mains de l'incendiaire. Puis, la regardant froidement, il lui dit :

« Tu avais jeté un sort sur mon fusil; mais je ne te manquerai pas la prochaine fois. »

Marie, assise dans un coin, semblait revenir de l'étourdissement que lui avait causé la vue du village irrité; tranquille, presque souriante, elle cherchait à rassembler ses souvenirs. Tout-à-coup elle presse avec joie un paquet attaché à sa ceinture, et promène ses regards autour d'elle. Dès qu'elle aperçoit le maire, elle se lève, vient à lui, et, déposant sur la table le cadavre d'un enfant livide et infect :

« Voici votre fils, dit-elle, il ne veut pas manger, et il a toujours froid. Oh! j'ai eu bien de la peine à le conserver. Je vous le rends, monsieur le chevalier, et vous prie, au nom du bon Dieu, d'en avoir soin. »

Et elle tomba sur le pavé sans connaissance.

Le lendemain les gendarmes la conduisirent à Rouen, dans un tombeau. Elle berçait sur ses genoux le cadavre de son enfant.

Près de Saint-Martin on lui tira un coup de fusil qui lui cassa le bras. Elle eut encore assez de forces pour dénouer son fichu bleu, en envelopper son enfant et le pendre à son cou.

Toutes les femmes se pressaient pour la voir passer, et des milliers de paysans la suivirent avec une joie féroce, et d'ignobles plaisanteries.

Elle fut jugée, condamnée, et monta sur l'échafaud sans savoir où elle allait.....



## MÉLANGES.

Rich, fameux arlequin de Londres, sortant un soir de la comédie, appela un fiacre, et lui dit de le conduire à la taverne du Soleil, sur le marché de Clari. A l'instant où le fiacre était près d'arrêter, Rich s'aperçut qu'une fenêtre de la taverne était ouverte, et ne fit qu'un saut de la portière dans la chambre. Le cocher descend, ouvre son carosse, et est bien surpris de n'y trouver personne. Après avoir bien juré, suivant l'usage, contre celui qui l'avait ainsi escroqué, il remonte sur son siège, tourne et s'en va. Rich épie l'instant où la voiture repassait vis-à-vis la fenêtre, et, d'un saut, se remet dedans. Alors il crie au cocher qu'il se trompe et qu'il a passé la taverne. Le cocher retourne de nouveau, et s'arrête encore à la porte. Rich descend de voiture, gronde beaucoup cet homme, tire sa bourse et veut le payer. « A d'autres, monsieur le diable, s'écria le cocher, je vous connais bien, vous voudriez m'empau-mer; gardez votre argent. » A ces mots, il fouette et se sauve à toute bride.

— Il va paraître un petit ouvrage intitulé *la Prima Donna et le Garçon Boucher*. C'est un titre qui cadre assez bien avec ceux de *l'Ane mort et la Femme guillotinée*, et d'autres de la même école. L'ouvrage annoncé ne déroge en rien de tout ce qui s'y rattache. C'est de la grâce, puis de la terreur croisée de peinture voluptueuse, du drame pris, laissé, repris, suspendu et aboutissant enfin à une sanglante catastrophe. C'est un style plein de couleur, une péripétie tragique, un début enfin qui nous recélera peut-être un nouvel auteur à la mode.

— On est à la cinquième édition de *Notre-Dame de Paris*, de M. Victor Hugo.

---

*A ce Numéro sont jointes les planches 806 et 807.*

---

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.